
GILARDI

LES FEMMES QUI POSSÈDENT BIC

J’étais arrivé devant l’entrée du café où devait se tenir la rencontre.

Je tremblais, mais pas de peur. C’était ce tremblement qui pose une question simple : suis-je en train de faire ce qu’il faut, ou ai-je fini par aller au-delà de la limite ?

Il y avait aussi une autre question : qu’ai-je à gagner dans cette opération ? Quels objectifs me suis-je cachés à moi-même, si profondément que même moi je ne sais plus les reconnaître ?

Je tendis la main vers une rose exposée là, lui arrachai trois pétales et m’en parfumai le visage. L’après-rasage n’entrait pas dans le budget du voyage, mais je ne voulais pas arriver avec, pour tout parfum, l’odeur d’un homme.

J’étais dans la patrie de Georges, fils de L’Oréal, et cette entreprise m’avait appris bien des choses.

Je lançai la musique de mon site en fond sonore. Le hasard voulut que le morceau qui démarra fût celui-là même que mon père et mon grand-père interprétaient ensemble : mandoline et guitare. Ils étaient avec moi. Nous entrâmes tous les trois.

Chanel m’aperçut de loin et vint m’étreindre chaleureusement, comme si nous étions de vieux amis se retrouvant après bien des années. Grande. Blonde. Les yeux bleus. Les cheveux soigneusement relevés. Une présence à couper le souffle, enveloppée dans une robe bleu marine. L’espace d’un instant, j’eus presque envie de lui demander où trouver une église pour l’épouser sur-le-champ.

Elle me conduisit vers la table. Six femmes attendaient. La rencontre allait commencer, et je savais déjà qu’il n’y aurait jamais d’affrontement. Je souffrais d’un défaut congénital : je savais perdre en gagnant.

Je me présentai à chacune, sans chercher à repérer la plus importante de la table. Je le découvris tout naturellement une dizaine de secondes plus tard.

La première me révéla son prénom et son nom et, en parfait homme Gillette, je lui baisai la main. Puis je fis de même avec toutes les autres femmes de la table, offrant à chacune un sourire et un : « Enchanté. » Fabriqué en Calabre.

Ce n’est qu’ensuite que je déclinai mon propre nom, sans douter un instant que chacune d’elles savait déjà qui j’étais.

Elles me demandèrent ce que je voulais boire, si je désirais un petit déjeuner, une petite viennoiserie peut-être. J'expliquai que le personnel de mon hôtel habituel ne me laisserait jamais partir le matin sans avoir d'abord assisté à un petit déjeuner sérieux. Elles éclatèrent toutes de rire.

Puis elles me demandèrent si c'était mon premier séjour à Paris. Je leur racontai que, des années plus tôt, j'avais travaillé sur les berges de la Seine, dans les jardins qui bordent le fleuve, à cueillir des fleurs que je livrais toutes fraîches, chaque matin, à la cathédrale Notre-Dame. Je l'avais fait en attendant que la Madone m'accorde une faveur et arrange précisément cette rencontre avec elles six. Je n'en avais jamais douté. Après tout, c'était la promesse d'une femme.

Elles sourirent. L'atmosphère s'adoucit. L'empathie entra dans la conversation.

Puis l'une d'elles demanda : « Monsieur Frega, qu'est-ce que vous préférez en France ? »

« Qu'est-ce que c'est que cette question ? répondis-je. La réponse est évidente. »

BIC.

La conversation prit aussitôt un tour agréable.

Un peu plus tard, nous décidâmes de poursuivre autour d'un déjeuner et fîmes une centaine de mètres sur les Champs-Élysées. Tout au long du trajet, pourtant, je ne cessai de remarquer les mêmes hommes, trois ou cinq, qui nous observaient à distance. Je les avais repérés dès le premier instant. Et eux m'avaient repéré. C'était la sécurité. Jamais trop près. Jamais trop loin.

Nous entrâmes dans un restaurant français. Le restaurant français typique, où l'on ne mange presque rien et où l'on paie une petite fortune.

J'appelai Chanel. Elle vint aussitôt vers moi.

« Que se passe-t-il ? »

« On s'en va. »

« On s'en va ? »

« Oui. Je vous emmène toutes manger quelque part. »

Une minute entière, elles restèrent figées. L'invité qui mène la danse, ce n'était pas un spectacle auquel elles étaient habituées. Pourtant, ma proposition était si convaincante qu'elles suivirent toutes. Comme des poules derrière un coq. Il faut dire que nous étions au pays du coq.

Nous arrivâmes à la première pizzeria-sandwicherie venue. Avant d'entrer, j'allai trouver le patron.

« Je voudrais sept sandwichs, à cinq euros pièce, boissons comprises. »

« Et c’est moi qui paie. »

L’accord fut conclu. Et la bonne impression, acquise.

Nous entrâmes. Elles semblaient complètement désorientées, comme emportées sur les ailes de chevaux volants, incapables de comprendre au juste ce qui se passait.

Elles étaient à l’intérieur de GILLETTENARRATIVE. Et aucune d’elles ne le savait encore.

Ferdinando